

## I

### C'est lui !

Près d'une heure maintenant que je l'observe en coin jusqu'à en épuiser les contours, les détails. Que je le sonde, concentré jusqu'à voir à travers sa peau. Il se tient là, indifférent, assis au bar du Gran Caffè Cavour, en plein centre historique de Parme, Italie. À moins de cinq mètres de la table que j'occupe en terrasse. Je n'ai pas pour habitude de me raconter des histoires. De chercher à faire naître l'aventure, le frisson quand en apparence il ne se passe rien. Ce rien me suffit. D'abord amusé de ma trouvaille, puis troublé par une telle ressemblance, l'idée répandue qui voudrait que chacun de nous compte entre un et sept sosies me revient. Une théorie à la con. Son seul but étant d'inciter des gogos à s'inscrire sur des sites qui promettent de trouver ses *alien twins*, parfois appelés *Dopplegangers*, terme fumeux tiré des mythologies germaniques histoire d'ajouter une pincée de mystère. Les

recherches sérieuses sur le sujet sont claires, la probabilité que deux personnes partagent les mêmes traits de visage est inférieure à un trillion. Autrement dit, dénicher une paire de sosies véritables tient du miracle. Pourtant, un bourdon s'excite dans ma poitrine, le type au comptoir n'est pas un mirage.

S'installer au Cavour est un rituel qui marque mon arrivée à Parme depuis combien, trente-cinq, quarante ans ? Ce genre de rendez-vous invite à dresser le bilan de ce qui s'est passé dans votre vie depuis la fois précédente. Des proches ont disparu, des serments ont été rompus, de nouveaux visages sont apparus. Tu crois que ça ne t'arrivera jamais, que tu es la seule personne à qui ces événements n'arriveront jamais, et ils te tombent dessus comme à tout le monde. Ce à quoi on croyait dur comme fer nous semble aussi douteux que la chemise qui habillait nos certitudes. Une année a engouffré l'autre et une autre, chacune emportant son lot de défaites et de petites victoires. L'effet Cavour. Certains épisodes vécus ici m'apparaissent comme des pans de fiction, est-ce que j'ai vraiment vécu ceci, j'ai fait ça ? Un picotement agréable court sous ma peau comme si des cellules de mon corps se réveillaient après un long sommeil. Cette fois encore, la ville exerce son sortilège.

Dix-sept heures trente. Dans la pleine effervescence d'après travail, la lumière vire à l'orangé, fauteuils et banquettes d'osier sont prisés. Le cadre art déco invite à la détente. Ici l'Aperol des frères Barbieri n'est pas noyé sous les glaçons. Les glaces sont faites maison. Je vois, j'entends ce qui se passe alentour. Jean-Sébastien Bach parlait du style français, et du goût italien. On y est. Les gens assis là devant leur Spritz, plus fringants, semblant mener une existence moins somnambulique qu'ailleurs. Une illusion, sans doute. L'ombre gagne la terrasse. Ambiance de soirs d'été. Les conversations se

chevauchent, les journaux passent de main en main. Ce type au bar aurait pu ressembler comme deux gouttes d'eau à celui à qui je pense, un certain Nick, et afficher quinze ou vingt ans de moins, mais non. Après un rapide calcul, leur âge coïncide, soixante-dix ans. Je dégage mon carnet de notes pour me livrer au jeu des sept erreurs, c'est une liste de similitudes qui s'impose. Mêmes yeux. Et plus fort encore, même nuance de bleu délavé. Mêmes paupières tombantes de celui qui s'est protégé des jus detox à la mode, des couchers tôt. Nez en tout point similaire. Ainsi que la bouche et le dessin des lèvres. Cheveux du même châtain, implantation et coupe identiques. La taille, la corpulence, la silhouette correspondent. Je cherche le grain de beauté, la fossette, la phalange manquante, le hic qui me ferait reprendre le cours de ma vie. Alors peut-être que j'irais trouver ce type et rire avec lui de la situation. Ciao! Sais-tu à qui tu ressembles? En vain. Une copie conforme qui jouerait le personnage à fond? Après tout, des « Hemingway » de pacotille ont continué à hanter les bars de La Havane après la mort de l'écrivain. Un frère jumeau jamais évoqué? Ce fameux Nick a été si discret et rusé, qui sait? Aucune information sur sa vie privée n'a jamais filtré. Les biographies répertoriées, succinctes, reposent sur des éléments qu'il a lui-même distillés avec à l'esprit ce mot de William Faulkner à Ben Wasson : « Pour la biographie, ne dis rien aux emmerdeurs! Ou bien dis-leur que je suis né d'un alligator et d'une esclave noire à la conférence de Genève il y a deux ans. » Les légendes qui s'écrivent sur lui depuis des décennies, et qu'il a pris soin d'entretenir, l'ont toujours fait marrer.

Qui est ce type qui commande un café? Alors que son accent renseigne sur sa connaissance du dialecte parmesan, le timbre de sa voix me plonge dans une tout autre humeur. J'ai écouté les enregistrements de *spoken word*, les interviews radio et télé de ce Nick, comme l'ADN ou l'empreinte digitale,

chaque fréquence vocale est unique. Or le logiciel d'analyse spectrographique de la voix qui fait surchauffer mon cerveau est catégorique, accent traînant, rôle à la Bogart : c'est comme si c'était lui, le teint hâlé, en bien meilleure forme que ne l'ont laissé entendre les dernières nouvelles rapportées à son sujet – amaigri, affaibli, spectral, prêt pour le grand saut ! La plupart des journalistes rencontrés à cette période peaufinaient sa nécrologie.

Le trouble est à la fois exaltant et perturbant. Une vraie rampe de lancement pour l'imagination. L'histoire a son charme, mais un petit rire narquois m'échappe. — Ça recommence ! À dire vrai, cette propension à voir ce qu'on aimerait voir ou redoute de voir m'a déjà joué des tours. Persuadé d'avoir reconnu le mythique David Sylvian, je l'ai un jour suivi dans les rues de Paris, aussi excité que le capitaine Achab prêt à harponner sa baleine blanche. Après une parodie de filature, j'ai pu l'approcher, il grattait un Morpion dans un PMU de Barbès. Le gars ne ressemblait plus tant à Sylvian qu'à un travelo après une nuit difficile. Fin de l'illusion. On me l'a expliqué, la paréidolie est un processus survenant sous l'effet de stimuli visuels ou auditifs portant à reconnaître une forme familière dans un visage, un paysage, un nuage, de la fumée, etc. N'importe quel psychiatre à cent euros de l'heure pourrait régler ce problème, mais je n'y tiens pas tant que ça.

N'empêche que ce type au comptoir a une classe peu commune qui en rappelle étrangement une autre. Une façon de ne pas peser, libérée des lourdeurs, des attentes. Là et pas là. Insoupçonnable. Le genre de type qui n'entame jamais la conversation pour ne pas avoir à écouter en retour. Je ne suis sans doute pas le premier à qui il fait cet effet. Costume de lin bleu nuit froissé à la perfection. Chemise blanche de coton

égyptien, col pointu, ouverte au deuxième bouton. Sur une poche de la veste, les initiales DB brodées luisent par instants. Aux pieds, des mocassins de peau marron glacé à la semelle reconnaissable de la maison Testoni. Rien d'ostentatoire dans sa tenue, mais une coupe, une ligne qui vibre dans le décor aussi nettement qu'un trait de fusain sur une toile. Le type dégage une impression d'assurance sans prétention. Le contraire de la frime. Pour en revenir aux initiales DB, ce sont celles d'un tailleur local à la fois confidentiel et renommé depuis ses créations pour Visconti, Mastroianni ou encore Frigeri, qui ne satisfait qu'un nombre limité de clients. Le *sarto* aurait refusé d'habiller Silvio Berlusconi ou encore Roberto Benigni jugés trop vulgaires. Se voir ainsi choisi par Dino B., qui se trouve être le frère aîné du cinéaste Bernardo Bertolucci, autre célèbre Parmesan, est plus difficile, dit-on, que d'entrer dans une société secrète. Je me souviens alors que ce Nick, à qui on demandait en quoi il aimerait se voir réincarner, après avoir persiflé ne jamais rêver d'être quelqu'un d'autre, avait fini par lâcher : Marcello Mastroianni.

Un détail encore me frappe, le type n'utilise pas de téléphone portable. Je vérifie alentour, il est le seul. Là-dessus, même affolement ici qu'ailleurs. Curieux, l'art qu'ont les hommes de se forger des chaînes, d'échapper à la liberté. La vision de ces esclaves renforce sa distinction. Lui, on l'imagine aisément être appelé à l'antique point-phone de la salle du bar en cas de nécessité. Son credo : être non géolocalisable. Intraçable. Insaisissable. Passer de la vigueur et du charisme à une transparence éthérée. Aux yeux de tous, il n'est qu'un client parmi d'autres.

Je revois cette série de photos où mon modèle original est assis sur un banc de Reade St, son quartier new-yorkais, gobelet de café de chez Dunkin' Donuts à la main et clope au bec, à

contempler le ciel bleu matinal. Les similitudes sont flagrantes. Même visage émacié, même lassitude désabusée. Même façon de se tenir immobile, retiré en lui-même. Même injonction tatouée sur les rétines face à l'appareil : « Ôte-toi de mon soleil ! » Même indolence trompeuse du fauve tapi dans l'ombre de la charmille. Prêt à bondir, à se sauver, à tuer, qui sait ? À lâcher la foudre de saillies dont il a le secret. « Apprendre à lire ce que l'amour silencieux a écrit, se courber sous la force du vent, c'est vivre. » Ou bien, selon l'humeur, « Que Dieu te garde, et que ta femme me suce la bite ! » Et sans se sentir tenu de s'excuser encore. La notion de bien et de mal, de vérité et de mensonge, de sacré et de profane n'a depuis longtemps plus de sens pour lui. *Fuck the Living / Fuck the Dead*, sa série de poèmes lus et enregistrés en public, est bien plus qu'un simple titre de CD.

Je me tourne un moment vers la rue histoire de reprendre mes esprits. Ce petit jeu pressant devient inquiétant. Le type devant moi serait-il un clone au même goût inné pour l'élégance à la coule, aurait-il aussi une passion pour le café italien, le grec ancien et les belles gambettes ? Tu parles d'une affaire ! J'accroche le regard du serveur qui m'apporte un autre verre de Prosecco extra-dry. Le vin italien est meilleur ici. Selon les anciens, traverser les Alpes ne lui réussit pas. Je pense à ce roman de Charles Bukowski dans lequel un détective privé se voit chargé de mettre la main sur Louis-Ferdinand Céline qui aurait été aperçu dans une librairie de Los Angeles à la fin du siècle dernier.

« C'est Céline que je veux !

— Mais il est mort !

— À d'autres, vous devez me le trouver ! »

Est-ce que les sosies sont censés avoir la même concentration de mélanine dans les yeux ? Les mêmes cuticules sous les

ongles ? La même silhouette fracassée d'entraîneur de boxe, les mêmes paupières et joues tombantes ? La même prestance de gentleman-vampire sorti tout droit de *L'Allée des cauchemars* ? Une chance sur un trillion.

Ou bien se tiendrait devant moi un zombie ?

Un revenant aux veines gonflées de vif-argent ?

Bientôt, je n'entends plus que la pression du sang dans mes artères.

### L'arrivée

Au départ de l'est de la France, via Paris et Milan, le voyage n'est pas de tout repos, hormis les cinquante-cinq minutes d'un vol qui offre une vue sur les Alpes enneigées et l'eau verte des Grands Lacs avant une piquée de rapace sur la plaine lombarde. Le trajet en train depuis *Milano Centrale* se fait dans l'excitation alors que défile la campagne de l'Émilie-Romagne. Un type contrôlé sans billet s'en sort en échange d'un paquet de Lucky Strike, clin d'œil du contrôleur, je fais comme si tout était normal. *Piacenza*, dernier arrêt avant destination. J'observe mon attente. J'observe mon impatience. Pour la première fois, je viens ici avec un projet en tête. Je traîne une valise bourrée de documents, de quoi me lancer sur les traces d'un pianiste devenu fou après avoir joué le troisième concerto de Rachmaninov. Une des partitions considérées comme les plus difficiles du répertoire, au point que Josef Hofmann à qui l'œuvre était dédiée refusa de la jouer. L'interprète fut interné à sa sortie de scène, comme si mouvement après mouvement, chaque nouvelle note l'avait précipité dans l'antre de la folie. Référence indépassable, sa prestation enregistrée au Royal Albert Hall réclamait un sacrifice. Le matin même, il avait noté dans son journal intime : « Rach. 3 / Ultime récital ». Depuis, plus personne ne s'est assis devant son Steinway. De quoi susciter ma curiosité. Afin

de parer à toute éventualité, j'ai apporté aussi une trentaine de feuillets qui détaillent la longue déchéance de Tom Kromer, mort en reclus tuberculeux après avoir craché un seul livre, diamant noir d'une époque, dont la dédicace ne ment pas : « Pour Jolene, qui a fermé le gaz ». Plutôt loin des sujets qui font les livres en vogue. La trajectoire d'un musicien dont le cerveau se désintègre au cours d'un concerto mené à la vitesse de la lumière a de quoi faire peur ou paraître futile. Mais se rapprocher de ce qui effraie le plus, traquer quelques aperçus menaçants de sa part d'ombre ne se commande pas. Qui risque quoi ? Personne !

J'avais besoin de changement. De mouvements naturels. Quitter la table de la cuisine, le bureau familial. Besoin de me fondre dans un nouveau décor. De me laisser envahir par d'autres clairs-obscur. On se rouille si vite. On n'est pas toujours vivant. Pas assez vivant. Sans compter qu'à l'heure de la parution d'un livre, il est préférable d'être occupé, de ne pas suivre ce qui s'écrit dans la presse, et plus sûrement ce qui ne s'écrit pas. Mieux vaut renoncer à ce genre de tourments. Céder à l'illusion que le voyage et l'absence mettent hors d'atteinte. Sur place, on n'entendra plus le reste. On ne pensera plus au reste. On trouvera matière à réflexion, on sera pris d'illuminations. Là-bas les forces reviendront, la faim, la lumière.

À l'entrée en gare, PARMA apparaît en lettres de faïence bleu marine.

Le train s'immobilise.

Je me ferai du sang neuf ici.

Sur le quai, une petite poussée de trac avant de filer en direction du *Vicolo del Medio*. Le studio mis à ma disposition est blotti au fond d'une cour ombragée, à un jet de pierre du centre historique. La fenêtre qui donne sur la cathédrale m'indique où installer mon poste d'observation et de travail,



ce que je fais avant même d'ouvrir mes bagages. L'appartement, un grand studio doté d'un coin cuisine, d'une salle de bains, d'un espace chambre avec son crucifix sombre cloué au-dessus d'un lit étroit me convient tout à fait. Allongé un instant, les yeux fermés, je pense chambre de travail, cellule monacale, je pense exercice spirituel. Il y a un certain plaisir à faire ce dont on ne se sentait pas ou plus capable. Puis j'explore le frigo et tombe nez à nez avec un Tupperware rempli de tortellini, un morceau de *Reggiano*, et une bouteille de Lambrusco à laquelle on a scotché un mot de bienvenue signé Elena. De quoi survivre. Je ne suis pas tout à fait seul ici.

Après une douche rapide, je fonce jusqu'au milieu du *Ponte di Mezzo* pour regarder, respirer, me mettre au diapason. Chaleur, couleurs, odeurs, la transfusion est rapide. J'entre dans le tableau. Seize heures trente, à la mi-septembre, le soleil vous tient en joue, le niveau du fleuve est au plus bas. Sur les balcons d'immeubles décrépits, des magnolias encore en fleur. Rive droite, je repère l'antique bâtisse repeinte en ocre et jaune Sienne, c'est là, au rez-de-chaussée, que Lino Ventura a passé son enfance. Sa mère l'appelait Angiolino, et il aimait jouer au foot avec ses copains sur la place Ghiaia où se tient aujourd'hui encore le marché hebdomadaire. Ils buvaient à la fontaine et pissaient en chœur sous l'escalier du pont. Je perpétue la tradition.

En chemin vers le centre, sous les arches qui bordent l'avenue commerçante, difficile de ne pas baver devant les vitrines des épiceries fines qui recèlent des trésors qu'on stocke dans des coffres-forts sitôt le rideau baissé. Regarder me suffit. Le budget est serré. Étirer la durée du séjour est tout ce qui m'importe. Il s'agit de vivre ces semaines avec une attention redoublée. Rencontres, signaux, plaisirs, sommeil, rêves... Je n'ai pas réservé de billet de retour.

Planté devant le *battistero*, passage obligé, l'émerveillement est intact. Je me souviens d'une soirée passée assis sur les marches de la cathédrale qui lui fait face, de sa présence dans la nuit d'août. Sa forme octogonale, la rigueur de son élévation adoucie par le jeu de la lumière sur l'alternance des marbres blancs et roses de Vérone. Ses proportions sont harmonieuses, l'énergie qui s'en dégage est tout humaine. Le bâtiment, dû à un certain Benedetto Antelami, date du XIII<sup>e</sup> siècle. « L'octogone désigne le premier jour de la nouvelle semaine après les six jours et le sabbat de la création du Seigneur. Selon Jean l'évangéliste, ce jour correspond à la résurrection, à la nouvelle création initiée par le Christ ressuscité. » Le prospectus du syndicat d'initiative est détaillé. Le mieux est d'y entrer, de se laisser emporter par la spirale de fresques colorées. Cinq minutes suffisent pour en sortir revigoré.

Entre la Piazza Garibaldi et celle du Dôme, les passants flottent, portés par ce pur concentré d'architecture. Ici, pas de parcours culturel fléché, pas plus que de touristes photographiant ces beautés pour ne surtout pas les voir. Devant un verre de blanc pétillant, je suis le ballet des Italiennes qui chevauchent leur vélo rétro, lunettes de soleil et espadrilles à talons compensés assorties. Rechargé. Réorienté. Je suis chez moi.

### **Le cercle rouge**

Ce type au comptoir, portrait craché de quelqu'un qui, d'une certaine façon, m'est familier, n'en finit pas de m'intriguer. Outre la ressemblance physique, le plus déconcertant est ce qui se dégage de sa personne alors qu'il boit son café, battements de cœur calme, libre et dans sa plénitude. Difficile de rendre compte du silence, du vide qu'il traîne dans son regard. Il faut imaginer un dandy aux airs mafieux, un fils de Rital émigré de troisième génération de retour au pays des

splendeurs. Un crooner usé aux yeux de faucon blessé qui a valsé plus d'une fois avec le diable. Mix de l'Italie du Sud et de l'île d'Émeraude. Qu'il sirote nonchalamment *ristretto* sur *ristretto*, grille plus d'une cigarette sous le large panneau qui l'interdit comme s'il était invisible ou qu'il jouissait d'une immunité, procure une certaine jubilation. *Menefreghismo* – rien à foutre! Et *Lontananza* – à la fois éloignement et absence à ce qui entoure – les termes dont Nick, l'écrivain à qui il ressemble, s'est servi pour décrire la façon d'être de Dean Martin semblent avoir été choisis pour lui.

Aller faire un tour aux toilettes est un moyen de l'approcher. À sa hauteur, j'hésite à le regarder dans les yeux, une indifférence feinte est toujours grossière mais la vision d'un félin défiant toute autre créature de croiser son regard, instant fatal, me retient. Mes rétines enregistrent le détail des deux bagues qu'il porte à la main droite. De retour à ma table, je convoque et grossis ces images jusqu'à distinguer deux anneaux d'or serti, l'un d'une hématite sombre, l'autre de jaspé léopard. Je consigne ces indices. Je n'ai jamais ouvert un livre de Graham Greene, un auteur que Sam Shepard m'avait pourtant recommandé à l'occasion d'une soirée mémorable, mais j'ai alors l'impression de me retrouver dans un de ses romans tels que je les imagine.

Inspirer et expirer profondément ainsi qu'une prof de hatha yoga me l'a appris dans le but de faire circuler le souffle et l'énergie, de chasser les attaques de pensées parasites, ne m'est d'aucun secours. Pas question que cette doublure occulte le décor, change l'ambiance, et me prive d'être là. Une passante m'envoie un coup d'œil furtif avant de fixer ses sandales. Un flux d'images passe dans son sillage. C'est bon d'être seul, comme ça, dans cet endroit qui agit à la fois comme antalgique et stimulant. Ici, un pas, un léger mouvement de la tête, rien de grandiose, et tout est grandiose.

J'établis l'emploi du temps des jours à venir. Lever tôt. Petit-déjeuner léger. Sport avant la forte chaleur. Travail. Déjeuner. Travail de nouveau jusqu'en fin d'après-midi. Sortir prendre un verre. Marcher sans suivre de plan. Ne rien chercher. Ne rien attendre. Avant toute chose, gonfler les pneus du vélo mis à ma disposition. Faire des provisions. Vérifier les horaires des marchés. Acheter des tickets de bus. Établir une connexion Internet. Aller saluer ceux qui ont rendu ce séjour possible. J'allonge la liste histoire de repousser la présence du spectre qui, assis au bar, fait passer un courant de haut voltage sur mes nerfs. À tel point que je me prépare à aller le trouver pour tirer cette affaire au clair. D'abord, je réfléchis à une formule que seul le véritable Nick serait à même de comprendre. J'opte pour «Et le mal devient mon bien», énoncé obscur dont il s'est longtemps servi pour intriguer et séduire les femmes. Je me fous de passer pour un dingue, je saurai. Une voix railleuse m'interpelle : ces histoires de pianiste et d'écrivain dévorés par on ne sait quels démons ne t'auraient-elles pas rendu vulnérable ? Sans compter la fatigue du voyage, la chaleur, le vin, l'euphorie de te trouver là ? Les dernières semaines t'ont usé les nerfs. Ressaisis-toi !

Sauf que devant moi, la réplique de Nick tient un sans-faute.

J'ouvre la *Gazzetta di Parma*. J'écarte les pages «Actualités internationales» pleines des trahisons et obscénités de la veille pour me pencher sur la vie de la province. Foire à la *torta fritta* de Langhirano. Inauguration d'un centre commercial par une ancienne star de la télé à Salsomaggiore. Cérémonie en mémoire de Giuseppe Verdi cent vingt ans après sa mort et qui s'est achevée sur les notes de *Va, pensiero...* Ces événements n'ont rien de surnaturel. Au fil de ma lecture, je me vois pédaler sous la chaleur vibrante de la campagne, longer les vastes champs de tomates et d'oignons, traverser ces

villages, et boire à l'eau des fontaines avant de poursuivre une virée cadencée par le troisième concerto de Rachmaninov.

Levant les yeux du journal, je laisse de nouveau mon regard errer sur la rue, et me prépare à régler l'addition quand un seau à glace accompagné d'un plat de charcuterie atterrissent sur ma table. Le serveur doit faire erreur, c'est un malentendu. Il insiste. — De la part du Monsieur, là-bas ! Après une volte-face, il m'indique un bar désert. Léger haussement d'épaules, le garçon marque à peine la surprise. C'est encaissé ! Bon appétit ! Il ouvre la bouteille de Franciacorta tout en me vantant la finesse du *culatello* de San Secondo et remplit mon verre avant de s'éclipser. Le genre de malentendu qui nous projette dans un monde de malentendus. Je rêve ? Non, ma main serre la nappe beige. Après trois secondes de vertige, je reprends pied. Est-ce qu'on observe ma réaction ? Je me contorsionne un moment puis bondis vers le comptoir histoire d'épingler le barman. Qui est ce type qui a passé l'après-midi à boire des cafés ? Oui, celui qui se trouvait là, précisément ? Le garçon ne comprend pas, adopte les mimiques d'usage. Après deux secondes de réflexion, il voit vaguement de qui il s'agit, mais ne peut rien en dire. Je le presse, ce type est-il un habitué du lieu ? Est-il du coin ? Italien ? Américain ? Quel est son nom ? Donnez-moi juste son nom ! Je n'apprendrai rien. Autant laisser tomber. Tout ça est trop énorme. Serait-il allé aux toilettes ? Je descends pour vérifier. Personne. Dans le miroir, cette expression sur mon visage.

Je devais prendre le pouls de la ville, me voilà hébété dans un Cavour changé en cabinet alchimique, en salon de spiritisme. Le bar sous mes yeux devient de plus en plus étrange, le café tout entier de plus en plus suprasensible. Je regrette de ne pas avoir pris de photo. Qu'aurait révélé l'image ? Un beau vieux buvant son café accoudé au comptoir d'un bar ?

Un tabouret inoccupé? Une flamme noire? Et si j'avais vu ce que personne d'autre ne pouvait voir? Je n'invente rien. Je ne m'excite pas. Pas venu ici pour ça. Je n'ai pas besoin de ça. Mon esprit émet des hypothèses. Je repousse les idées, les mots mêmes qui me viennent.

Faire preuve de sang-froid.

Contrôler ma respiration.

Murmurer pour moi-même que tout va bien se passer.

Mais bordel, ce type n'avait rien d'un hologramme!

Bouddha. Je cherche une citation de Bouddha. Le champagne italien me monte à la tête, je n'en retrouve que des bribes. J'ai besoin de cette phrase maintenant comme si elle pouvait me sortir de ce guet-apens. « Quand deux hommes... deux hommes qui s'ignorent... », ça m'échappe. J'envoie un message à une amie, c'est urgent. La réponse fuse. « Quand des hommes, même s'ils s'ignorent, doivent se retrouver un jour, tout peut arriver à chacun d'entre eux, et ils peuvent suivre des chemins divergents, au jour dit, inexorablement, ils seront réunis dans le cercle rouge. » Deux hommes. Le jour dit. Le cercle rouge. Je pousse le délire jusqu'au bout: lui et moi. Aujourd'hui. Gran Caffè Cavour de Parme. Quelle logique nous aurait permis de graviter l'un vers l'autre? Quelles étapes l'auraient conduit ici, dans cette ville du Nord? Je détiendrais alors un scoop mondial. Une découverte qui dépasserait l'entendement. À mes risques et périls.

Et personne n'a la moindre idée de ce qui se trame ici!

### **Le premier à saisir**

La fenêtre de la chambre est restée ouverte, mon lit est baigné de lumière quand j'ouvre un œil. La coupole de la cathédrale se découpe dans l'air transparent, j'ai la gorge sèche. Une légère gueule de bois me ramène aux événements

de la veille. Aux recherches frénétiques effectuées sur Internet. Aux pages de notes qui jonchent le plancher. À la bouteille de Lambrusco descendue à mesure que je menais l'enquête, comme ça, pour jouer. J'attrape un feuillet, il y est question des propriétés du jasper léopard. « Symbole de renaissance », il purifierait et renforcerait l'aura. Pierre d'ancrage, elle aiderait à vivre chaque instant. « Renaissance » et « aura » ont été soulignées. Quant à l'hématite noire, elle transmettrait une puissante capacité de matérialisation et régulerait l'apport de sang dans l'organisme. La lithothérapie et ses débilités New Age. Je me souviens avoir scruté des dizaines et des dizaines de photos de mon fantôme dans l'espoir d'apercevoir ses bagues. Pour jouer ?

Troisième expresso. Je fixe le ciel bleu, en quête d'une issue. Toujours ce sentiment fautif d'avoir provoqué malgré moi une situation qui me dépasse. Raconter cette histoire à une connaissance me ferait peut-être du bien. À quelqu'un qui ne me jugera pas et cherchera à comprendre.

« J'ai aperçu un homme qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un type que je connais.

— Ouais... Et alors ?

— Qui lui ressemblait au point de me demander si ce n'était pas *réellement* mon type en question.

— Hum... Figure-toi qu'il m'est arrivé de croiser mon ex-femme sur la muraille de Chine ! Ce qui, en termes de probabilité, semble plutôt...

— ... Plus je l'observais, plus c'était lui !

— Tu n'es pas allé le trouver ?

— Je n'ai pas osé...

— Pour quelle raison ?

— Pour la simple raison que... Que ça ne pouvait pas être lui. Impossible !

— Des trucs improbables se passent à chaque seconde à

tous les coins de rue. C'est juste une question d'attention ! Je peux te demander de qui il s'agissait ? »

J'ai prononcé le nom d'une voix aussi détachée que possible. Après un rire gêné, un blanc s'est étiré jusqu'à ce que je raccroche, dépité. J'ai compris que ce connard s'était retenu de me balancer que j'étais aussi timbré que les complotistes persuadés qu'Elvis Presley ne serait pas mort et qu'il se la coulerait douce sur une île privée du côté d'Honolulu. Les gens sont souvent le contraire de ce qu'ils prétendent être. J'ai effacé ce numéro de mon répertoire et contacté quelqu'un qui ne douterait pas de ma parole. La crainte de transmettre mon anxiété et d'embarquer mon amie dans cette hantise s'est vite dissipée. Tout au long de la conversation, sa voix est restée calmement exaltée. À aucun moment elle n'a remis en question les faits que je passais au crible. Se fier à son instinct, croire à ce qu'on est le seul à voir et le premier à saisir est la seule voie. Cette expérience, aussi troublante qu'elle soit, m'est-elle néfaste ? La seule question qui vaille : es-tu prêt pour ce genre de mystère ? L'explication, le fin mot de l'histoire viendra en son temps, et merde pour les conséquences. Elle avait raison. Après avoir raccroché, d'humeur plus légère, son « Il n'y a pas mort d'homme » me revient à l'esprit comme un boomerang. C'est là que le bât blesse.

### **Des léopards, il en existe encore**

Le Nick que j'ai reconnu est mort le 20 octobre 2019, à New York, au 5<sup>e</sup> étage, chambre 324 du Presbyterian Hospital. C'est ce que les journaux ont affirmé. Aucune raison d'en douter.

Né le 23 octobre 1949 à Newark, New Jersey, Nicholas P., dit Nick, a frôlé ses soixante-dix ans. Cause officielle du décès : carcinome pulmonaire. La R.J. Reynolds Tobacco Company et Philip Morris se sont rappelés à ses bons souve-



nirs. Tenait-il à cet instant une main gantée de satin noir comme il en avait formulé le vœu ? A-t-il goûté l'air suave d'un ciel de tonnerre avant de fermer les yeux ? L'annonce de sa mort par la presse internationale n'a pas créé d'effet de surprise. De la peine pour quelques-uns tout au plus tant il paraissait diminué. Les journalistes pressés ont puisé dans le même fichier simplifié et resservi une histoire mille fois entendue. Les termes « critique de légende », « romancier culte », « dandy philologue », « érudit mafieux », « junkie et alcoolique déjanté », ont retracé à gros traits une odyssée pourtant tissée de sang et d'étoiles. Certains d'entre eux ont mentionné que *Hellfire* était sans doute le plus beau livre jamais écrit sur un musicien. Que son *Dino* avait renouvelé le genre de la biographie. D'autres que ses derniers romans à l'ambition folle sonnaient comme des demi-réussites à côté de ses chefs-d'œuvre de non-fiction. Très peu pour mentionner que comparés à n'importe lequel de ses livres les succès critiques de l'année, prix Pulitzer ou National Book Award, faisaient office de hochets pour enfants attardés. Plutôt cher payé pour un des rares types à tenir la littérature vivante depuis quatre décennies. Pour celui qui s'est vu offrir une préface par Samuel Beckett pourtant peu enclin à la chose – et datée du mois de sa mort – pour la réédition des *Unsung Heroes of Rock'n'roll*. Pour un des rares à transmuter la prose en poésie ouverte à cet indicible qui l'aimantait. Pas un journaliste pour rappeler que Nick était avant tout un poète classique au style unique, à la langue pimentée de formules latines et de jurons siciliens. Un grand compositeur. Dans ses livres comme dans sa vie. Qu'il dévoilait avec une grâce inouïe les aspects les plus radieux et les plus sombres de l'expérience humaine, tout ce qui ne se laisse pas exprimer par les servitudes et les conformismes. Qui pour souligner que sa magie était d'appréhender la sagesse qui se situe au-delà de la connaissance et échappe le plus souvent aux mots ? Personne, non,

personne pour révéler que Nick s'était forgé sa propre morale, sa propre religion, sa propre façon d'aimer. « Trahir sa nature, c'est être trahi en retour. » Que toutes sortes d'expériences avaient fait de lui un éveillé, un *neptikos*. Cet éveil lui avait soufflé qu'il faut être un *stronzo* fini, un vrai connard, pour gaspiller ne serait-ce qu'une respiration. Tout ce qu'on ne connaîtra jamais repose dans l'instant. Il est préférable de vivre comme les léopards, comme les étoiles qui traversent le ciel nocturne au-dessus de la mer la plus obscure, fulgurantes et éternelles. Ça peut paraître simple et même prêter à sourire, ça peut aussi vous épargner pas mal d'errements et un tas de propos creux. La légende du blasphémateur magnifique, fétichiste à ses heures, a de beaux jours devant elle. Et si elle dit vrai, elle ne dit pas l'essentiel. À savoir que Nick était un personnage noble plongé dans un monde ignoble. De toute son œuvre, c'est-à-dire toute sa vie, irradie cette liberté. Rares sont ceux qui vivent selon les principes de cette puissance. Évidemment, pas un mot là-dessus, nulle part. L'annonce de sa mort a été traitée comme une information de plus parmi d'autres, ne rendant compte que de si peu, de rien. « L'écrivain rock'n'roll est parti picoler en enfer, il avait le mal du pays. » Tu l'as dit bouffi ! Dossier classé ! « Des léopards, il en existe encore, et à qui on n'a pas coupé les griffes... », prévenait-il. Autre chose n'a pas été rapporté. Sa vie a été celle d'un type qui estime plus louable de se pisser dessus ou de se jeter d'un pont que d'écrire en retenant ce qu'il a sur le cœur, quitte à froisser des sensibilités. Provocateur, dynamiteur, adepte de l'argot racial, et sans conteste ! « Moi-même, je suis un putain de Rital. Et alors ? » S'il savait choquer par des grossièretés qui n'en sont pas, déclarer qu'une bombe lâchée sur certains coins de l'Amérique ne serait pas forcément un drame, et envoyer balader tout le monde, il pouvait aussi désarmer par sa délicatesse et son élégance. Et il se levait toujours à l'entrée d'une dame.

Qu'on se souvienne un jour de lui dans des prières lui était indifférent. La postérité? Là-dessus au moins, Nick était d'accord avec ce fier-à-bras de Hemingway: « Qu'elle aille se faire mettre! » Pour paraphraser son vieux compagnon Zhuangzi, il ne craignait ni la colère du ciel ni la critique des hommes.

L'annonce de sa disparition m'avait autrement affecté. Je vivais ce qu'il avait écrit à la mort de son ami l'écrivain Hubert Selby Jr., à savoir: « Le monde a basculé. Maintenant, il va nous falloir respirer sans son aide. » Et Nick savait ce que respirer signifiait.

Bref, mon problème est donc le suivant: si Nick est mort et enterré, alors qui était ce type au bar qui incarnait le personnage à la perfection avant de s'évanouir dans un nuage de fumée et d'arômes d'arabica? Nick n'a jamais vendu son âme à personne, ou une fois, une seule, mais il l'a vite rachetée et au prix fort. Même contre la promesse d'une vie éternelle, il aurait envoyé balader le diable. Goûter à l'éternité, ce n'est pas les occasions qui lui ont manqué.

### **Le contrecoup de la chute**

Gonfler des pneus cuits avec une pompe à l'embout tordu n'a rien d'évident. Le soleil tape déjà dur dans la cour, il n'est pas 11 h. Direction la périphérie et son Esselunga. À hauteur du Cavour, un champ magnétique me retient. Mon poste d'observation de la veille est inoccupé. Je pousse jusqu'au tabac à l'angle de la rue Longhi où je choisis quelques cartes postales et fais le plein de gommes Morositas. Presque malgré moi, je repère les caméras de vidéosurveillance. Le film existe. Sur le disque SSD du service sécurité de la ville, des images en témoignent: je suis installé en terrasse, et deux heures plus tard, un type, costume bleu, sort du café. Où se rend-il?